

ECHÈLE DES ORDRES  
ECHÈLE DV TYMPAN.

0 MEIRE. 10 20 30 40 50  
0 MEIRE. 10 20



# En attendant l'*iradé* : Les premiers mois du byzantiniste Jean Ebersolt à Constantinople (1907–1908)

Judith Soria

« si Sa Majesté Impériale le Sultan daignait m’octroyer l’*iradé* que je réclame »<sup>1</sup>.

Jean Ebersolt (1879–1933), arrivé depuis quelques jours à Constantinople, manifeste ainsi à ses parents son impatience d’obtenir le décret impérial (*iradé*) qui lui permettrait de travailler dans les mosquées. Il n’était alors pas au bout de ses peines, puisque ce n’est que plusieurs mois plus tard que le laisser-passer lui fut accordé. L’objet de la première mission de Jean Ebersolt, financée par le ministère français de l’Instruction publique en 1907, était l’étude de la topographie de la capitale impériale et de ses monuments chrétiens, en particulier des églises converties en mosquées. Ce voyage et les difficultés que rencontra le jeune homme sont symptomatiques d’un moment de l’histoire de l’art et de l’archéologie dans l’Empire ottoman : ces recherches furent en effet l’un des domaines dans lequel s’exerça la rivalité entre les nations européennes, exacerbée à la veille de la Première Guerre Mondiale, au premier chef entre l’Allemagne et la France. À partir des années 1880, l’Empire ottoman avait quant à lui commencé, dans un mouvement de patrimonialisation encore embryonnaire, à se doter de lois de protection de ses monuments et du matériel archéologique<sup>2</sup>.

- 
- 1 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 20 octobre 1907. Toutes les lettres de Jean Ebersolt à sa famille appartiennent aux archives familiales et m’ont été communiquées par ses petits-enfants Marion Segaud et Gilles Ebersolt que je remercie chaleureusement.
  - 2 Voir par exemple Frédéric Hitzel, « Osman Hamdi Bey et les débuts de l’archéologie ottomane », *Turcica* 42, 2010, p. 167–190 ; Edhem Eldem, « From Blissful Indifference to Anguished Concern. Ottoman Perceptions of Antiquities, 1799–1869 », dans Zainab Bahrani, Zeynep Çelik et Edhem Eldem (dir.), *Scramble for the Past. A Story of Archeology in the Ottoman Empire, 1753–1914*, Istanbul 2011, p. 281–329.

Les dossiers individuels des archives du service des missions au ministère de l'Instruction publique, les comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et les différentes publications qui en ont résulté fournissent nombres d'informations sur le travail de terrain de Jean Ebersolt<sup>3</sup>. Les lettres qu'il envoya de Constantinople à ses parents sont une source considérable ; elles contiennent les détails de l'organisation et de la mise en œuvre de sa mission. Elles traitent de son travail et de sa vie quotidienne et reflètent la réalité politique à laquelle le chercheur est confronté. Ce dernier séjourna une première fois dans la capitale impériale entre septembre 1907 et octobre 1908, puis à nouveau au cours du deuxième semestre de 1910. En 1911, une autre mission programmée à Constantinople fut reportée du fait qu'Ebersolt était appelé à Saint-Petersbourg, où il fut chargé de conférences par l'Institut français<sup>4</sup>. Il y retourna cependant en 1912 pour faire aboutir sa recherche sur les églises, puis dans les années suivantes pour mener d'autres projets. La présente contribution ne porte pas tant sur l'apport de ces séjours à la byzantinologie que sur la mission elle-même, sur l'arrivée et l'installation de Jean Ebersolt à Constantinople, sur ses premières démarches<sup>5</sup> ; il s'agit d'observer l'archéologue en prise avec la réalité de son terrain de recherche, les résistances qu'il rencontra et la façon dont il s'y adapta.

« Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome / Et rien de Rome en Rome n'aperçois ». Du Bellay pourrait tout aussi bien s'adresser à l'explorateur de la nouvelle Rome, car à Constantinople non plus, ce que l'on est venu trouver ne se révèle pas d'emblée. Les relations de voyage le disent, la déception escorte bien souvent le voyageur dans sa quête du passé : Edward Clarke, Henri Cornille, l'architecte Antoine-Marie Chenevard, Alexander Van Millingen et d'autres encore mettent en garde contre la désillusion qui attend le voyageur dans l'ancienne Byzance<sup>6</sup>. Jean Ebersolt lui-même, dans un ouvrage qu'il consacre aux récits de voyages en Orient et à Constantinople, relève ce sentiment fréquemment exprimé<sup>7</sup>. La ville est sale et envahie de chiens errants, seules les obélisques et la colonne serpentine, brisée et à demi enterrée, laissent deviner l'emplacement de l'hippodrome, le grand palais n'est plus, les églises sont des mosquées souvent fermées aux étrangers... Il faut donc non

3 Le dossier de Jean Ebersolt n'a pas malheureusement été conservé, mais les dossiers d'Adolphe Thiers (Paris, Archives nationales F/17/17288), architecte qui le rejoignit à Constantinople en août 1908, et de Gustave Mendel (F/17/17243), avec qui il partagea son quotidien au cours de ces années 1907 et 1908, fournissent quelques informations.

4 Dossier Thiers, F/17/17288, Archives nationales.

5 Pour un aperçu critique de son travail, voir Judith Soria, « Jean Ebersolt », dans Philippe Sénéchal et Claire Barbillon (dir.), *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/ebersolt-jean.html>, 2012 [dernier accès : 20.03.2023].

6 Edward Daniel Clarke, *Travels in Various Countries of Europa, Asia and Africa*, Part the second: Greece Egypt and The Holy Land (section the third), Londres 1816, p. 479-523 ; Henri Cornille, *Souvenirs d'Orient, Constantinople, Grèce, Jérusalem, Égypte*, Paris 1836, p. 14 ; Antoine-Marie Chenevard, *Voyage en Grèce et dans le Levant fait en 1843-1844*, Lyon 1849, p. 106-108 ; Alexander Van Millingen, *Byzantine Churches in Constantinople: Their History and Architecture*, Londres 1912, préface p. VIII.

7 Jean Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris 1918, notamment p. 208 et 220.

seulement de l'érudition, mais aussi une certaine obstination pour dépasser la déception que promet la découverte de la capitale impériale si c'est Byzance que l'on cherche. Lorsque Ebersolt s'y rendit pour la première fois en 1907, il était encore jeune chercheur et apparemment pas dépourvu de ces deux qualités.

Né à Montbéliard en 1879 dans une famille de pasteurs, il fut admis en 1898 comme élève à l'École des chartes à Paris ; il démissionna cependant l'année suivante, « à la suite d'une véritable crise intérieure, écrivit-il dans une lettre adressée au directeur de l'école, pour [se] vouer à la théologie<sup>8</sup> ». Dès 1899 il devint élève de la section des sciences religieuses à l'École pratique des hautes études et en 1902 il était à la fois bachelier en théologie protestante à l'Université de Paris et diplômé de l'École pratique des hautes études à la suite de son mémoire sur *Bérenger de Tours et la controverse sacramentaire*<sup>9</sup>. À la section des sciences religieuses, il suivit la conférence de Jean Réville sur l'histoire de l'Église chrétienne ainsi que celle de Gabriel Millet intitulée « Christianisme byzantin », mais qui concernait en fait surtout l'archéologie et l'histoire de l'art<sup>10</sup>. C'est alors qu'il se familiarisa avec Byzance. Bien qu'ayant renoncé à l'École des chartes pour la théologie, il se tourna ainsi finalement vers une discipline historique, et aborda Byzance aussi bien en historien qu'en archéologue et en historien de l'art, mais jamais en théologien ni même en historien de la religion.

Arrivé à Constantinople fin septembre 1907, Ebersolt emménagea à Péra, sur la rive nord de la Corne d'Or, qui était le centre des affaires et des ambassades et le quartier de résidence des étrangers, des Levantins et des Ottomans non-musulmans<sup>11</sup>. Il y loua une chambre dans une maison tenue par une Anglaise que lui recommanda le Français Gustave Mendel, archéologue et ancien membre de l'École française d'Athènes qui y résidait également depuis plus de trois ans. Les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés avant l'arrivée d'Ebersolt<sup>12</sup>. Ces séjours dans la capitale impériale furent très fructueux : de nombreux projets d'Ebersolt aboutirent à des publications. Sur les églises, objet premier de sa présence à Constantinople, les avancées de ses recherches furent communiquées dès son retour en 1909 puis les années suivantes devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres ou dans le recueil de comptes rendus des missions

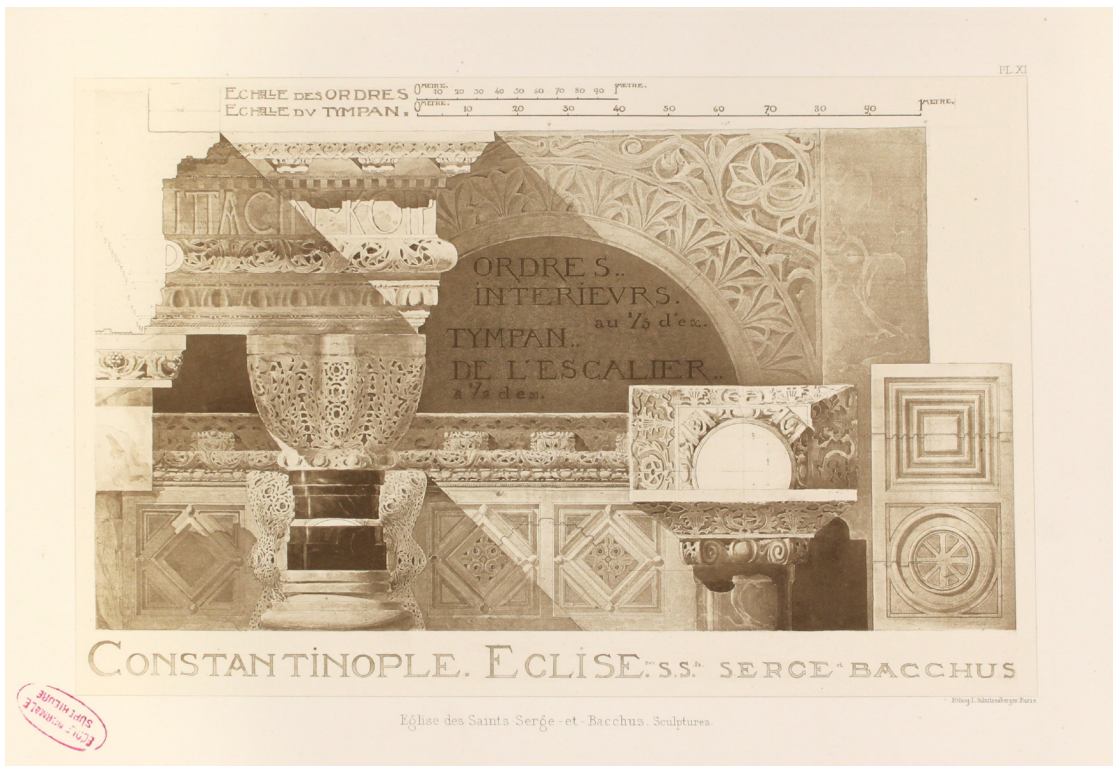
8 Dossier Ebersolt, 93AJ/74, Archives nationales.

9 Jean Ebersolt, *Essai sur Bérenger de Tours et la controverse sacramentaire au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1903.

10 Sur l'enseignement de Gabriel Millet, voir Judith Soria, « Enseigner l'histoire de l'art byzantin en France vers 1900. Le rôle de la "collection chrétienne et byzantine" », dans Marion Lagrange (dir.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes 2107, p. 123-131 ; Judith Soria et Jean-Michel Spieser, « Gabriel Millet », dans Sénéchal et Barbillon (note 5), <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/millet-gabriel.html>, 2020 [dernier accès : 28.04.2023].

11 Voir Elisabetta Borromeo, « Galata-Péra », dans François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein (dir.), *Dictionnaire de l'Empire Ottoman*, Paris 2015, p. 482-484.

12 En effet, Mendel était à Athènes entre 1898 et 1903, puis à Constantinople dès le début de l'année 1904. Or Ebersolt, qui est son cadet de six ans, n'arriva à Paris de Montbéliard qu'en 1898.



- 1 Adolphe Thiers, *Constantinople. Église des saints Serge et Bacchus. Ordres intérieurs. Tympan de l'escalier*, dans Jean Ebersolt et Adolphe Thiers, *Les églises de Constantinople*, 2 vol., Paris 1913, vol. 2, pl. XI

les plus intéressantes du ministère de l'Instruction publique<sup>13</sup>. Elles aboutirent enfin dans le livre *Les églises de Constantinople*, accompagnées d'un beau volume de planches réalisées par l'architecte Adolphe Thiers, qui parut en 1913 (fig. 1)<sup>14</sup>. Au cours de ce séjour, Ebersolt travailla également à sa thèse de doctorat, consacrée au Grand Palais. Il y proposa une reconstitution de la résidence impériale à partir de l'étude de la topographie du quartier et des quelques substructions encore en place, à la lumière du *Livre des Cérémonies* décrivant le protocole de la cour impériale, composé à la demande de l'empereur Constantin VIII Porphyrogénète au X<sup>e</sup> siècle. La thèse complémentaire d'Ebersolt

13 Jean Ebersolt, « Étude sur la topographie et les monuments de Constantinople. Mission du Ministère de l'Instruction Publique 1907-1908 », dans *Revue Archéologique* 14, 1909, p. 1-41 ; Jean Ebersolt et Adolphe Thiers, « Les églises byzantines de Constantinople », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 53/3, 1909, p. 214-217 ; Jean Ebersolt, « Rapport sommaire sur une mission à Constantinople 1910 », dans *Missions scientifiques*, 2e édition, 3, Paris 1911, p. 1-17.

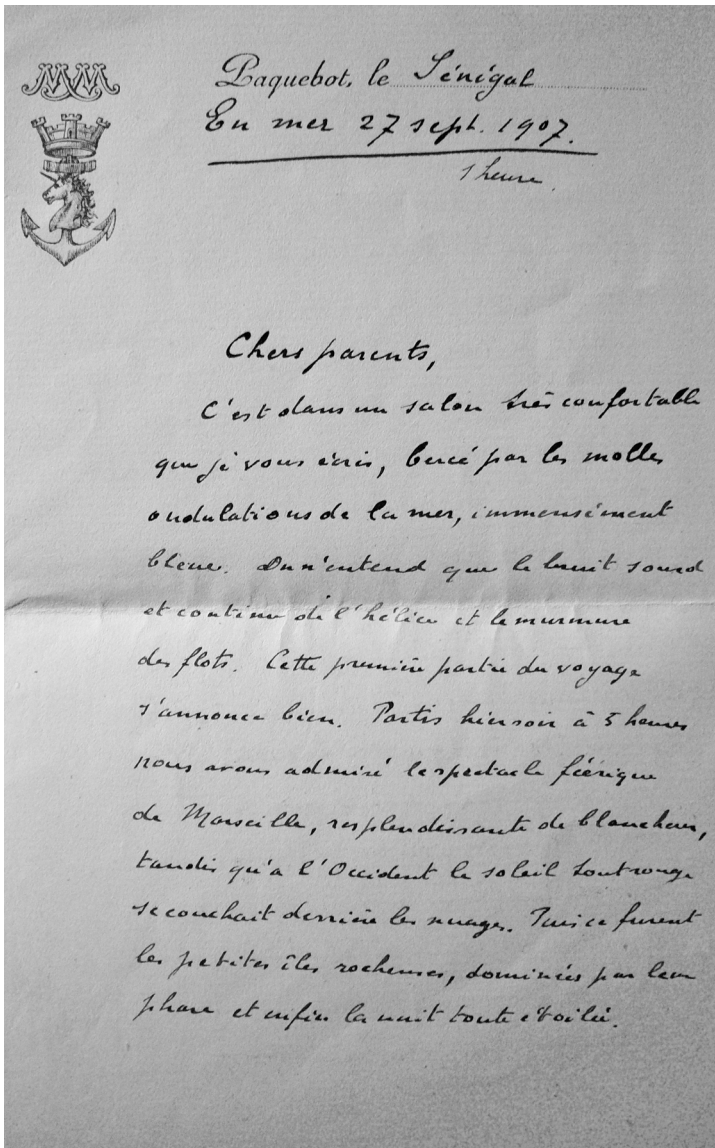
14 Jean Ebersolt et Adolphe Thiers, *Les Églises de Constantinople*, 2 vol., Paris 1913.

avait pour objet un autre monument emblématique de Constantinople, Sainte-Sophie, qu'il aborda également par le biais du cérémonial impérial en lien avec le Grand Palais. Les deux mémoires furent publiés en 1910, peu de temps après la première année passée à Constantinople<sup>15</sup>. Enfin, une partie de son temps fut consacrée à la publication de matériel conservé au Musée impérial ottoman.

Contrairement à ce que cette productivité pourrait laisser penser, les conditions de travail du Français dans la capitale ottomane ne furent pas d'emblée optimales : alors qu'il était arrivé à Constantinople fin septembre, il n'obtint son *iradé* que le 25 janvier, soit après quatre mois et à la suite de longues tractations. Il dut pour cela manœuvrer entre l'administration française et le régime autoritaire d'Abdülhamid II (1876-1909) qui, reposant sur un strict contrôle de la population, lui laissait peu de chance de parvenir à travailler sans autorisation. Dans ces années-là, lorsque le ministère de l'Instruction publique accordait une mission à Constantinople, le missionnaire se voyait notifier l'acceptation de sa demande et proposer un tarif réduit de 30 pour cent sur le prix du passage entre Marseille et Constantinople, selon un accord avec la Compagnie des messageries maritimes. Systématiquement, une demande était ensuite émise auprès du ministère des Affaires étrangères afin de recommander le missionnaire auprès de l'ambassadeur de la République à Constantinople et d'inviter ce dernier à faire son possible pour faciliter ses démarches et son travail. Une lettre d'introduction était alors remise au missionnaire. Bien que le dossier des missions d'Ebersolt n'ait pas été conservé dans les archives du ministère de l'Instruction publique, il est évident qu'il bénéficia comme les autres de cette procédure. Ses lettres des 27 et 29 septembre et du 2 octobre 1907 sont écrites sur le papier à en-tête de la Compagnie des messageries maritimes et si la lettre d'introduction n'est pas mentionnée directement dans sa correspondance, il informa ses parents avoir été attendu au port par un employé d'ambassade (fig. 2). C'est ce dernier, « à l'uniforme tout brodé d'or, armé d'un sabre et d'un revolver », qui se chargea des formalités<sup>16</sup>. Ebersolt devait ensuite rencontrer l'ambassadeur, mais semble avoir eu des difficultés à cela puisqu'il écrivit d'abord le 6 avoir rendez-vous le lendemain, puis le 30 : « J'ai enfin vu l'ambassadeur. » Alors qu'il attendait de la représentation française à Constantinople un appui auprès des autorités turques pour obtenir l'*iradé*, il se montra déçu de son inaction, se plaignant de manière récurrente de devoir sa mauvaise situation à sa nationalité, les autorités françaises ne faisant selon lui pas assez pour développer la recherche dans l'Empire Ottoman et ne favorisant pas assez leurs ressortissants. Ce qui s'impose sous sa plume est évidemment le meilleur sort réservé aux Allemands, certainement les rivaux principaux des Français. Ainsi écrit-il le 10 décembre :

15 Jean Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris 1910 ; Jean Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople. Étude topographique d'après les cérémonies*, Paris 1910.

16 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 6 octobre 1907.



- 2 Jean Ebersolt, lettre à ses parents, 27 septembre 1907, archives familiales, Villefavard (Haute-Vienne)

La situation est toujours la même. [...] Mais c'est navrant de penser que c'est parce qu'on est Français qu'on n'obtient rien. Si j'étais Allemand ou Russe il est probable que je ne serais pas dans une aussi piteuse situation. Du haut en bas l'administration française est la même. On néglige et on méprise tout ce qui n'est pas susceptible de rapporter quelque chose. Si j'étais un comte ou un gros financier il est probable que l'Ambassadeur aurait pris la chose en main et aurait parlé directement au Sultan.

Si la réflexion d'Ebersolt est empreinte d'une amertume qui concerne d'abord sa propre situation, elle peut être mise en lien avec un sentiment partagé sur l'état de l'archéologie française dans l'Empire ottoman. La présence et le dynamisme de cette dernière semblent en effet en recul au moins depuis la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ambassadeur Paul Cambon avait fait le constat de ce déclin en prenant son poste à Constantinople dès 1891. Ayant perçu l'importance de ce domaine dans les luttes d'influence avec les autres puissances européennes, il œuvra pour l'instauration d'une délégation archéologique permanente à Constantinople et s'investit personnellement dans le recrutement de savants français au Musée impérial ottoman<sup>17</sup>. C'est dans ce contexte que Gustave Mendel<sup>18</sup>, succédant après une période de vacance à André Joubin qui avait démissionné du poste en 1894<sup>19</sup>, avait été attaché officiellement auprès du directeur général du Musée impérial au début de l'année 1904, afin notamment de rédiger le *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines des Musées de Constantinople*<sup>20</sup>. Gustave Mendel est par ailleurs l'auteur, en 1912, d'un sévère rapport sur la situation de l'archéologie française dans l'Empire Ottoman<sup>21</sup>. Soumis à l'attention du Directeur de l'enseignement supérieur<sup>22</sup>, ce rapport dressait un bilan des activités des Français, région par région. L'auteur passa assez vite sur les travaux effectués à Constantinople, mais prit tout de même soin de mentionner ceux de son ami Ebersolt et de souligner le mérite de ses compatriotes malgré le manque de moyens et, encore une fois, la concurrence étrangère :

À Constantinople, les travaux à Sainte-Sophie de M. Prost, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, ceux de MM. Ebersolt et Thiers dans les petites églises byzantines, nous assurent une place honorable,

17 Nicole Chevalier, « Peut-on parler d'une archéologie française dans l'Empire ottoman à la veille de la Première Guerre mondiale ? », dans Véronique Krings et Isabelle Tassignon (dir.), *Archéologie dans l'Empire ottoman autour de 1900. Entre politique, économie et science*, Bruxelles / Rome 2004, p. 153-164 ; Annick Fenet, « Paris-Athènes-Constantinople. Rivalités et collaborations archéologiques en Méditerranée orientale à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle », dans Martine Poulain, François Queyrel et Gérard Paquot (dir.), *Éclats d'antiques. Sculptures et photographies. Gustave Mendel à Constantinople*, Paris 2013, p. 43-55.

18 Edhem Eldem, « Gustave chez les Turcs », *ibid.*, p. 111-129.

19 Sur la mission d'André Joubin, Xavier du Crest, *De Paris à Istanbul, 1851-1949. Un siècle de relations artistiques entre la France et la Turquie*, Strasbourg 2009, p. 77-102.

20 Gustave Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, 3 vol., Constantinople 1912-1914.

21 Dossier Mendel, F/17/17243, Archives nationales. Sur ce rapport, voir Chevalier 2004 (note 17), p. 153-164 et Isabelle Tassignon, « Voyages d'exploration et influence française », dans Véronique Krings et Isabelle Tassignon (dir.), *Archéologie dans l'Empire ottoman autour de 1900. Entre politique, économie et science*, Bruxelles / Rome 2004, p. 165-179.

22 Le directeur de l'enseignement supérieur est à ce moment Charles Bayet, ancien membre des Écoles de Rome et d'Athènes et historien de l'art de Byzance : Judith Soria et Jean-Michel Spieser, « Charles Bayet », dans Sénéchal et Barbillon (note 5), <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/bayet-charles.html>, 2020 [dernier accès : 08.02.2021].

même à côté de ceux que poursuit l'Institut archéologique russe avec des moyens beaucoup plus considérables<sup>23</sup>.

Cette concurrence avec les autres pays européens put d'ailleurs être utilisée par les chercheurs français pour motiver leurs demandes de mission. Ainsi l'architecte Adolphe Thiers, qui rejoignit Ebersolt à Constantinople à la fin de l'été 1908 pour faire le relevé des plans et des élévations des églises, mit-il en avant dans chacune de ses demandes adressées au ministère l'urgence de terminer son travail et d'aboutir à la publication avant d'être pris de court par des savants étrangers<sup>24</sup>. C'est d'ailleurs ce qui arriva finalement, puisque l'Anglais Alexander Van Milligen publia quelques mois avant eux son ouvrage très complet sur les églises de Constantinople<sup>25</sup>.

« On se heurte à un refus catégorique », écrit encore Jean Ebersolt le 6 octobre 1907, cette fois à propos de l'opposition de principe des autorités ottomanes à propos du travail dans les mosquées pour lequel il attendait son autorisation : « Toutes les mosquées demeurent fermées aux étrangers<sup>26</sup> ». Le gouvernement impérial avait de fait cessé depuis peu d'autoriser la visite des mosquées par les étrangers non musulmans. Les ressortissants devaient dorénavant s'adresser à leur ambassade pour tenter d'obtenir une autorisation<sup>27</sup>.

23 « Rapport Mendel », Dossier Mendel, F/17/17243, Archives nationales.

24 Par exemple dans sa demande du 27 mars 1910 adressée au Ministre de l'Instruction publique : « Depuis mon retour, en janvier 1909, j'ai hâté le plus possible l'élaboration de tous les dessins relatifs à ces relevés, afin que la publication de tous ces documents, pour la plupart inédits et constituant un exposé complet de l'histoire de l'architecture religieuse à Byzance, n'en souffrit pas et ne fut pas devancée par la publication, toujours possible d'œuvres d'instituts étrangers, rivaux, et moins favorisés par les autorisations accordées libéralement par les Turcs aux Français. » Dossier Thiers, F/17/17288 Archives nationales.

25 Van Milligen 1912 (note 6). Ebersolt avait rencontré Van Milligen à Constantinople, en août 1912, donc très peu de temps avant la publication de cet ouvrage. Voir la lettre de Jean Ebersolt à ses parents du 27 août 1912 : « Dimanche dernier je suis allé passer l'après-midi à Rouméli-Hissar, chez un érudit anglais qui s'occupe des mêmes études que moi. Il habite une maison d'où l'on domine le Bosphore. M. Van Milligen – c'est son nom – désirait depuis longtemps me voir et nous avons causé tout l'après-midi. On a pris du thé au jardin en compagnie d'Anglais et d'Anglaises. »

26 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 6 octobre 1907.

27 Un guide touristique des années 1880 donne des indications précises pour la visite des grandes mosquées dont Hagia Sofia, en précisant le tarif selon la saison etc. En 1896, un autre précise que des permissions doivent être demandées pour visiter Topkapı, le trésor impérial et Dolmabahçe, mais ne donne pas d'indication de ce type pour les mosquées. Un troisième guide datant de 1908 témoigne du changement et la difficulté est nettement soulignée : « Admission to the principal mosques cannot now be obtained by Christians except through their Ambassador, and even then the necessary permission may be withheld. » Voir respectivement : *Guide de Constantinople, avec une introduction historique, un plan colorié de la ville (Stamboul, Galata, Pera, Scutari) et une carte du Bosphore*, Constantinople, sans date, p. 11-12 ; Henry Lunn, *How to Visit the Mediterranean. A Guide-Book to Jerusalem, Cairo, Constantinople, Athens*, Londres 1896, p. 125 ; *Guide to Greece, the Archipelago, Constantinople, the Coasts of Asia Minor, Crete and Cyprus*, Londres 1908, p. 139.

L'intérêt patrimonial qui se développait alors dans l'Empire ottoman fut en premier lieu une réaction à l'intérêt des pays occidentaux pour l'archéologie et concerna d'abord la préservation des antiquités<sup>28</sup>. En 1884, l'Empire s'était doté d'un règlement visant à la protection du matériel présent sur son sol et à sa conservation<sup>29</sup>. L'une de ses finalités était de mettre un terme à la spoliation et à l'exportation vers l'Europe occidentale du produit des fouilles des missions étrangères. Les lieux de culte ne furent donc pas concernés par ce premier mouvement. La plupart des anciennes églises ayant été converties en mosquées dès la conquête de Mehmet II en 1453 ou très peu de temps après, et, surtout dans le cas de l'emblématique Sainte-Sophie, afin de marquer l'installation du conquérant, elles étaient moins considérées comme des monuments que comme des lieux de culte en activité<sup>30</sup>. En outre, le passé chrétien et grec de Constantinople, représenté en premier lieu par ces églises, ne pouvait servir l'identité et l'autorité de l'Empire ottoman que si le régime parvenait à en maintenir les vestiges dans la position dans laquelle la conquête les avait mis : comme le fait remarquer Robert Ousterhout, continuer d'utiliser les anciennes églises comme mosquées et les garder fermées aux étrangers était un excellent moyen pour cela<sup>31</sup>.

En attendant d'obtenir l'autorisation qui tardait, Ebersolt tenta de dépasser sa déception en travaillant à ses autres projets, notamment sa thèse, et en en formant de nouveaux. Il prospecta par exemple vers le Musée impérial, où travaillait Gustave Mendel. Les deux hommes s'entendaient bien, malgré une vexation à laquelle Ebersolt dut faire face au sujet justement d'un projet de collaboration au catalogue des sculptures du musée qui n'aboutit pas. On apprend en effet dans une lettre que Mendel, chargé de ce catalogue, l'avait sollicité pour y participer, avant sans doute de changer d'avis :

Ajoutez à cela que Mendel qui m'avait demandé ma collaboration pour le catalogue du Musée a repris sa parole. Il fera aussi le catalogue des antiquités chrétiennes. Et cependant j'ai sa lettre où il me remerciait de ma collaboration se disant mal au courant des questions d'archéologie byzantine. Cela a

28 Zainab Bahrani, Zeynep Çelik et Edhem Eldem (dir.), *Scramble for the Past. A Story of Archeology in the Ottoman Empire, 1753-1914*, Istanbul 2011, p. 31-32 ; Stéphane Yerasimos, « Le discours sur la protection du patrimoine en Turquie des *Tanzimat* à nos jours », dans *European Journal of Turkish Studies* 19, 2014, <http://journals.openedition.org/ejts/5090> [dernier accès : 28.04.2023].

29 Salomon Reinach a publié une version française de cette loi telle qu'elle est parue dans *La Turquie*, journal français de Constantinople le 1er mars 1884, mais annotée de ses commentaires : Salomon Reinach, « Loi sur les antiquités », dans *Revue archéologique* 1, 1884, p. 335-345.

30 Les conversions d'églises en mosquées qui suivirent dans les décennies et siècles suivants se firent à mesure que la population chrétienne diminuait et qu'augmentait la population musulmane. Voir Süleyman Kırımtayif, *Converted Byzantine Churches in Istanbul: Their Transformation into Mosques and Masjids*, Istanbul 2001.

31 Robert Ousterhout, « The Rediscovery of Constantinople and the Beginnings of Byzantine Archaeology. A Historiographic Survey », dans Bahrani, Çelik et Eldem 2011 (note 28), p. 181-211, ici p. 182.

amené naturellement du froid dans nos relations et m'a douloureusement affecté. Il n'y a qu'à en prendre son parti, mais il est de ces choses qu'on n'oublie pas<sup>32</sup>.

Il ne semble cependant pas y avoir eu de brouille durable entre les deux hommes : Mendel est mentionné dans pratiquement toutes les lettres qu'Ebersolt envoie à ses parents, rendant compte d'une vie quotidienne commune et amicale. Les deux jeunes hommes partageaient leurs soirées : ils dînaient, lisaient les journaux au restaurant, faisaient ensemble une promenade digestive et certaines visites officielles, comme celle au grand Vizir, relatée dans une lettre de janvier 1908. S'il ne participa pas au catalogue des sculptures, Ebersolt se vit tout de même confier du matériel des collections du Musée impérial qui l'occupa pendant l'attente de l'*iradé* et au delà.

Lorsque Osman Hamdi Bey devint directeur du Musée impérial en 1881, les collections étaient encore assez pauvres et peu organisées<sup>33</sup>. La promulgation en 1884 de la loi sur les antiquités, dont il fut l'auteur, eut notamment pour effet d'enrichir ces collections. Très vite le directeur s'attacha les services de spécialistes étrangers pour que soit mené un travail scientifique, comme l'atteste la présence de plusieurs Français dans l'histoire de l'institution. En 1882, alors qu'il était membre de l'École française d'Athènes, Salomon Reinach composa le premier catalogue du Musée impérial ottoman<sup>34</sup> ; André Joubin qui avait précédé Mendel comme archéologue employé du musée avait, avant de démissionner, réalisé plusieurs catalogues sommaires et livrets de présentation des collections<sup>35</sup>. La participation d'Ebersolt n'est donc en rien isolée, bien que contrairement à celles de ses prédécesseurs, elle se fit semble-t-il en dehors de la diplomatie française. Il faut dire qu'ayant renoncé à l'école des Chartes pour la théologie et l'histoire des religions, Jean Ebersolt n'avait pas de formation en archéologie et n'avait pas été membre de l'École française d'Athènes. Il est possible qu'à une époque qui vit l'aboutissement de la professionnalisation de l'archéologie et de l'histoire de l'art, cela ait joué en sa défaveur<sup>36</sup>. Si l'on connaît son travail sur les collections du Musée de Constantinople par un certain nombre

32 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 30 octobre 1907.

33 Zeynep Kızıltan, « Les musées archéologiques d'Istanbul, d'hier à aujourd'hui », dans Poulain, Queyrel et Paquot 2013 (note 17), p. 22-41.

34 Salomon Reinach, *Catalogue du Musée impérial d'antiquités*, cat. coll. Constantinople, Musée impérial ottoman, Constantinople 1882.

35 André Joubin, *Catalogue des sculptures grecques, romaines, byzantines et franques*, cat. coll. Constantinople, Musée impérial ottoman, Constantinople 1893 ; id., *Monuments funéraires. Catalogue sommaire*, cat. coll. Constantinople, Musée impérial ottoman, Constantinople 1893 ; id., *Bronzes et bijoux. Catalogue sommaire*, cat. coll. Constantinople, Musée impérial ottoman, Constantinople 1898.

36 En dépit de ses nombreuses missions et publications, Jean Ebersolt est en effet toujours resté légèrement à la marge des grandes institutions. Ainsi, il ne se verra proposer un poste d'enseignement en Belgique que quelques mois avant sa mort, à l'âge de 54 ans : « Jean Ebersolt. Nécrologie », dans *Byzantion* 8, 1933, p. 800-805.

de publications les concernant, la correspondance d'Ebersolt nous apprend peu sur cette collaboration<sup>37</sup>. Dès le 26 novembre, il mentionne les sceaux byzantins sur lesquels il travaille et laisse penser qu'il ne doit qu'à lui-même qu'ils lui soient finalement confiés : il écrit en effet avoir « pu obtenir avec beaucoup de diplomatie d'étudier quelques sceaux byzantins qui [l']intéressent<sup>38</sup>. » Il avait indiqué précédemment être « chaudement recommandé » auprès du directeur du Musée impérial, sans préciser de qui venait cette recommandation. Cela ne semble pas avoir été Mendel, pourtant bien placé pour cela, mais cela peut avoir été Gustave Schlumberger « qui avait bien voulu signaler à [son] attention la collection de bulles byzantines que possèdent les musées Impériaux Ottomans<sup>39</sup> ». En décembre 1907 s'ajoutent les marbres byzantins, qui ne seront publiés qu'en 1913<sup>40</sup> ; puis Ebersolt mentionne en mai 1908 des céramiques byzantines qu'il publiera dans le *Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes*<sup>41</sup>. Cette première année à Constantinople fut donc particulièrement féconde en travaux sur les collections du musée.

Ces activités ne lui firent pourtant pas perdre de vue le travail pour lequel il était d'abord venu à Constantinople et pour lequel il attendit plusieurs mois l'*iradé* nécessaire. Aussi une partie de son temps fut-il consacré aux repérages topographiques et à la localisation des églises, voire à des tentatives de contourner l'interdiction d'entrer dans les mosquées. Sa correspondance des premiers mois à Constantinople regorge d'anecdotes mettant en avant les difficultés du travail de terrain dans la ville, d'autant plus que celui-ci se fait sans autorisation. Il écrit par exemple préférer travailler dans les quartiers calmes, où « l'on peut prendre des notes tout à loisir sur les choses que l'on voit, sans recevoir de pierres de gamins et sans être arrêté par les policiers. » Ce à quoi il ajoute avec flegme : « Ce sont les petits à côté du métier, dont il faut bien s'accommoder<sup>42</sup>. » Les aventuriers et autres archéologues connaissent bien ces aléas : les réactions de la population qui empêche ou complique la prise de notes et le dessin des monuments sont en effet mentionnés par les prédécesseurs d'Ebersolt à Constantinople. Ainsi Guillaume-Joseph Grelot, qui visita la ville au XVII<sup>e</sup> siècle, décrit-il les « grands perils que l'on sçait qu'il y a de dessiner en Turquie », qui ne l'empêchèrent pourtant pas de rapporter nombre de plans et relevés<sup>43</sup>. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'architecte Antoine-Marie Chenevard, fut également confronté

37 Jean Ebersolt, *Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes du musée de Constantinople*, Constantinople, 1910 ; Jean Ebersolt, « Le Trésor de Stûmâ au Musée de Constantinople », dans *Revue Archéologique* 4<sup>e</sup> série / 17, 1911, p. 407-419 ; Jean Ebersolt, « Sculptures chrétiennes inédites du Musée de Constantinople », dans *Revue Archéologique* 4<sup>e</sup> série / 21, 1913, p. 333-339 ; Jean Ebersolt, « Sceaux byzantins du musée de Constantinople », dans *Revue numismatique* 4<sup>e</sup> série / 18, 1914, p. 207-243 et 377-409.

38 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 26 novembre 1907.

39 Ebersolt 1914 (note 37).

40 Jean Ebersolt, « Sculptures chrétiennes inédites du Musée de Constantinople », dans *Revue archéologique* 1, Paris 1913, p. 333-339.

41 Ebersolt 1910 (note 37).

42 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 20 octobre 1907.

43 Guillaume-Joseph Grelot, *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*, Paris 1681, avis au lecteur.



FIG. 74. — Façade latérale.

- 3 Jean Ebersolt, *église-mosquée de Véfa, façade latérale*, dans Jean Ebersolt et Adolphe Thiers, *Les églises de Constantinople*, 2 vol., Paris 1913, vol. 1, p. 155

à ce « péril » : après avoir vanté la beauté des monuments, il met en garde : « Mais malheur à vous, si vous essayez d'en esquisser l'aspect : de jeunes Turcs vous assailleront [sic] à coups de pierres, ou envelopperont de telle sorte que vos regards ne pourront se faire jour<sup>44</sup>. » Ebersolt cherche également à photographier discrètement les monuments, tâche pour laquelle lui manque un appareil de petite taille, qu'il empruntera finalement à son père. Cela lui permit de faire de nombreuses photographies, qui serviront à l'illustration de l'ouvrage paru en 1913 (fig. 3).

La tentation était grande de s'introduire malgré tout dans les mosquées : Ebersolt s'y risqua quelques fois, sans beaucoup de succès. La première tentative concerna le principal édifice religieux de Constantinople, Sainte-Sophie, sur laquelle portait sa

44 Chenevard 1849 (note 6), p. 14, voir aussi p. 114-115.

thèse complémentaire. Ayasofya Camii avait certainement un statut particulier qui tirait son origine de l'importance monumentale aussi bien qu'institutionnelle qu'elle conserva depuis sa construction jusqu'à la conquête. Dès le lendemain de l'entrée dans la ville des Ottomans en mai 1453, la grande prière fut organisée dans la Grande Église qui devint dès lors Grande Mosquée. La construction du Nouveau Palais (Yeni Saray, appelé plus tard Topkapı) à proximité pérennisa le lien que les empereurs byzantins avaient instauré entre l'église et le Grand Palais. Il se maintint jusqu'en 1853, date à laquelle Topkapı fut finalement abandonné au profit du palais de Dolmabahçe, construit au bord du Bosphore. Sainte-Sophie avait conservé le titre de Grande Mosquée jusqu'à sa désaffectation et sa transformation en musée en 1933<sup>45</sup>. Ebersolt ne parvint à pénétrer dans le temple qu'en se déguisant : « Depuis hier je suis Turc ou plutôt j'ai essayé d'en prendre les apparences. Il me tardait de voir le Ramazan finir pour aller rendre visite à Sainte-Sophie [...]. Je me coiffais d'un fez, me chaussais de caoutchoucs et je m'acheminai à deux heures vers le temple de la Sagesse divine.<sup>46</sup> » Le travestissement devait pourtant laisser à désirer puisque s'étant fait repérer, il dut rapidement sortir du monument : « Mais un prêtre m'accoste en turc et devinant à qui il avait affaire, il me montre d'un geste énergique la porte. Je compris immédiatement ; le fanatisme de ses yeux étincelants en disait assez.<sup>47</sup> » Un mois plus tard, en décembre, il essaya de s'introduire dans d'autres mosquées, cette fois avec l'aide d'un compagnon turcophone :

Il faut employer des ruses d'apache pour voir quelque chose. Ainsi aujourd'hui je me suis promené avec un Français qui habite depuis 18 ans le pays. C'est un professeur qui donne des leçons à un fils de pacha. Très bon homme qui m'avait été recommandé par Mendel. Coiffés du fez et chaussés de galoches, nous nous sommes glissés derrière deux ou trois mosquées pour les voir et on a pu pénétrer dans une ou deux autres. Quand quelqu'un venait il engageait la conversation et pendant ce temps je prenais des notes furtivement. Mais nous n'avons pas pu entrer à Sainte-Sophie par une porte dérobée. Un imam nous a arrêté. Il paraît que le grand sanctuaire est peuplé d'espions<sup>48</sup>.

45 Ayasofya fut à nouveau ouverte au culte en 2020. Sur l'histoire du monument à l'époque ottomane voir Gülru Necipoglu-Kafadar, « The Life of an Imperial Monument. Hagia Sophia After Byzantium », dans Robert Mark et Ahmet S. Çakmak (dir.), *Hagia Sophia. From the Age of Justinian to the Present*, Cambridge 1992, p. 195-225, et Robert S. Nelson, *Hagia Sophia, 1850 - 1950. Holy Wisdom Modern Monument*, Chicago 2004. Voir aussi Halil İnalcık, « The Policy of Mehmed II Toward the Greek Population of Istanbul and the Byzantine Buildings of the City », dans *Dumbarton Oaks Papers* 23-24, 1969-1970, p. 229-240.

46 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 11 novembre 1907.

47 Idem, 14 novembre 1907.

48 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 22 décembre 1907.

Jean Ebersolt ne fut pas le premier Occidental à user de diverses ruses pour visiter Sainte-Sophie. Guillaume-Joseph Grelot narra également comment il put s'introduire dans le temple en dépit de l'interdiction pour les chrétiens de dépasser le narthex :

Les grandes difficultez qu'il y a pour un Chrétien d'entrer dans cette Mosquée, ne vous doivent pas faire douter de l'exactitude des crayons que j'en ay tirez, l'habit, la barbe, & la langue Turque dont je me servois, me donnoient souvent l'entrée des lieux qui estoient fermez à bien du monde. Et lors que la difficulté estoit grande, je joignois à ces avantages, l'adresse, l'intrigue et les presens<sup>49</sup>.

Le diplomate François Pouqueville, qui se rendit à Constantinople autour de 1800, raconte quant à lui avoir soudoyé un imam afin de pénétrer dans la grande Mosquée<sup>50</sup>. La présence d'espions dans le sanctuaire, mentionnée par Ebersolt, est notoire : sous le Sultan Abdülhamid II fut en effet développé un important système d'information et d'espionnage qui visait la population<sup>51</sup>. Ces espions (*hafîye*) étaient particulièrement nombreux dans les cafés, mais occupaient également les lieux de culte et tous autres lieux de rassemblement<sup>52</sup>. Les archéologues étrangers n'étaient évidemment pas les premiers concernés par cette surveillance, mais elle ne leur facilitait pas la tâche. Par ailleurs, souligner les difficultés rencontrées sur le terrain dans la correspondance ou les récits de voyage est somme toute habituel et peut notamment accroître la valeur des informations et du matériel récoltés malgré tout.

Jean Ebersolt se trouvait alors dans une impasse : son propre gouvernement était apparemment peu enclin à agir pour lui et le gouvernement ottoman cherchait de toute évidence à se montrer ferme. C'est en manœuvrant du côté de la hiérarchie impériale qu'il finit cependant par débloquent la situation. Il multiplia pour cela les démarches auprès de différentes institutions. Après les visites à l'Ambassade de France, où on ne le lui avait guère donné d'espoir, il rencontra le directeur du Musée impérial, Osman Hamdi Bey. Avant même d'espérer une proposition de publication scientifique de collections conservées au musée, il attendait de lui qu'il présentât son cas à l'ambassadeur. Là encore cependant, il dut faire face à une déception, car le directeur du musée ne déploya pas l'énergie promise pour lui venir en aide. Début décembre, Ebersolt informa ses parents qu'il avait

49 Grelot 1681 (note 43), avis au lecteur.

50 François-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801*, 3 vol., Paris 1805, vol. 2, p. 113.

51 François Georgeons, *Abdulhamid II le sultan calife*, Paris 2003, p. 159-164 ; Noémi Lévy-Aksu, *Ordre et désordres dans l'Istanbul ottomane (1879-1909)*, Paris 2013, p. 62-65, 161-164 et *passim*.

52 Lévy-Aksu 2013 (note 51), p. 64-66.

« écrit au ministère pour qu'on entreprenne de nouvelles démarches et pour dégager [sa] responsabilité » et se félicita de la réaction immédiate du ministère de l'Instruction, qui serait entré en contact avec le ministère des Affaires étrangères ; ce dernier aurait alors donné des instructions télégraphiques à l'ambassadeur. En l'absence du dossier Ebersolt aux archives, ces échanges entre les ministères ne sont malheureusement pas mieux documentés. Ils ne semblent pas avoir fait évoluer la situation. Aussi Ebersolt décida-t-il de s'adresser également à la hiérarchie impériale. Il demanda donc une audience au Grand Vizir, alors Mehmet Ferid pacha, l'obtint et s'y rendit avec Gustave Mendel :

Aussi sommes-nous retournés avec Mendel chez le Grand Vizir qui a daigné nous recevoir. Nous montons le grand escalier du Vizirat et Mendel me fait observer non sans justesse qu'il est plus facile d'être reçu en Turquie par son Altesse qu'en France par le Président du Conseil. Puis nous traversons une série de pièces à divans, joliment tapissées de vert avec de jolies tables turques et ornées de faïences musulmanes et son Altesse nous reçoit dans son cabinet de travail, très moderne. Nous lui expliquons de quoi il s'agit. Il a l'air de s'intéresser et nous demande pourquoi l'on m'a refusé l'*iradé*. Mais il n'attend pas que nous répondions à cette question embarrassante et il me dit de lui envoyer le jour même la liste des mosquées que je désirerais étudier. Je la lui portai le jour même à la Sublime Porte et j'espère que la Porte qui est sublime, le sera aussi pour moi.

La suite de la lettre montre le double plaisir que serait pour les deux Français l'obtention de cet *iradé*. Outre l'autorisation de travailler qu'Ebersolt attend avec impatience, la satisfaction d'y parvenir en ayant contourné la représentation française est clairement exprimée : « Mendel a bon espoir et désirerait voir la chose aboutir pour couvrir de confusion l'Ambassade. À part Boppe, le personnel diplomatique est ici navrant. » Quelques jours plus tard, la bonne nouvelle arrive enfin :

Je vous ai raconté notre visite au Grand Vizir. Nous y sommes retournés il y a huit jours à la grande fête musulmane, le Courban Baïram [sic]. Nous voulions présenter nos vœux à Son Altesse. On nous introduisit avec beaucoup d'autres personnes dans un salon assez lumineux, dont le sol était recouvert de beaux tapis d'Orient. [...] Son Altesse entre et aussitôt les Turcs se mettent à faire leur grand salut de cérémonie, le « je baise la poussière de vos pieds », qui consiste à se baisser en portant la main aux pieds de la personne qu'on salue et à se relever en portant la main sur le cœur, puis sur le front. En passant devant nous il nous dit que l'*iradé* est signé et nous nous inclinons cérémonieusement ; il nous serre la main<sup>53</sup>.

53 Lettre de Jean Ebersolt à ses parents, 25 janvier 1908.

Ce dénouement trahit sans doute les véritables raisons du délai avec lequel l'*iradé* fut signé : les réticences de l'administration impériale à accorder une telle autorisation reposaient non tant sur des raisons objectives et argumentées que, plus probablement, sur la volonté d'asseoir l'autorité du régime dans ce domaine. En outre, le cérémonial décrit par Ebersolt permit au Vizir la mise en scène de son pouvoir et finalement de sa magnanimité.

Ce n'est qu'après presque quatre mois de tractations qu'Ebersolt fut en mesure de travailler dans les mosquées, ce qui était la raison principale de sa présence à Constantinople. Il œuvra quotidiennement dans ces édifices et sollicita auprès du ministère de l'Instruction publique l'assistance d'un architecte. C'est Adolphe Thiers qui le rejoignit en août 1908, puis au cours des voyages suivants, et effectua les relevés des plans et des élévations des églises byzantines qui figurent dans le volume de planches de leur ouvrage<sup>54</sup>.

Les lettres envoyées par Ebersolt à sa famille permettent de retracer assez précisément son activité à Constantinople et d'appréhender les à-côté de la science en train de se faire, dans leur déploiement le plus trivial. Ebersolt s'y fait également l'écho au quotidien de l'atmosphère dans la capitale au cours de la dernière année du sultanat d'Abdülhamid II, de la surveillance policière qu'il constate dans la ville, et de l'ambiance de suspicion qui règne et qu'il déplore. On constate qu'Ebersolt reçut bien peu de soutien de la part des institutions françaises, à une époque où la Troisième République était pourtant obsédée, en matière d'archéologie comme en d'autres, par l'influence qu'elle espérait imposer dans l'Empire ottoman au détriment de ses rivaux.

---

<sup>54</sup> Ebersolt et Thiers 1913 (note 14), vol. 2.

METRE.

40

50

60

70

80

90

METRE.

